L'ANALYSE

L'analyse = la reformulation synthétique des textes.

× Un ou plusieurs textes
× Faire un compte rendu de l'ensemble du corpus
× Faire un plan linéaire OU un plan organisé autour de plusieurs grands points
× Faire une reformulation personnelle des idées (pour montrer que les textes ont été compris)
× Il faut rester neutre (privilégier les formulations indirectes)

Méthodologie

→ Lire les textes une première fois pour savoir de quoi ils parlent en faisant des annotations dans la marge.
→ Reformuler les idées importantes tout de suite dans la marge.
→ Repérer les idées récurrentes (ou contradictoire) de chaque texte => le plan va émerger de ces idées.
→ Etre attentif à la réponse (à la question posée par le sujet) apportée par l'auteur.

Sujet 2016 - groupement 1 (textes à la fin du PDF)
Selon les textes du Corpus, qu'est-ce que la fraternité et comment la faire vivre ?
Le corrigé proposé est tiré du livre :
Objectif CRPE, concours 2017, admissibilité écrit, Français, hachette éducation.

Les +

- Avoir compris que le texte de Victor Hugo apportait une dimension religieuse.
- Avoir fait un rapprochement entre les attentats de Charlie Hebdo et le texte de A. Bidar (daté de 2015).

©LiliCome

Introduction

Phrase d'accroche + Présentation de chaque texte (nature, auteur, date, résumé de l'extrait choisi en une phrase) en les rapprochant (par dates ou par natures).

La notion de fraternité extraite de la devise de la République est un concept fondateur de la démocratie qui a beaucoup évolué au cours des siècles. Bruno Mattéi, dans un extrait d'une conférence donnée en 2004 à l'Université de Lille, pose le problème de sa définition. Victor Hugo, poète et romancier du XIXe siècle, par le biais de la métaphore du jardin, met en évidence, dans l'extrait des Misérables (1862), la dimension religieuse de la fraternité alors que René Char, autre poète, résistant de la Seconde Guerre mondiale, traduit dans un style sobre la force de l'action qui illustre le concept, à travers son témoignage de résistant. Enfin, des textes plus contemporains de Bernard Chambaz (Petite philosophie du vélo, 2014) et Abdennour Bidar (Plaidoyer pour la fraternité, 2015) présentent respectivement la fraternité comme une conquête nécessaire qui doit dépasser la sphère communautaire pour s'inscrire dans une dimension universelle.

Annonce de la problématique (ici elle reprend mot pour mot le sujet proposé) + annonce du plan.

Le corpus composé de textes de genres et d'époques différents permet de s'interroger sur la définition de la fraternité et sur la façon de la faire vivre. Avant de présenter l'évolution nécessaire de l'individuel vers le collectif, nous chercherons à définir le concept de fraternité pour, enfin, affirmer le partage de cette valeur.

I) Définitions de la fraternité
II) Une idée universelle
III) Une valeur qui doit être enseignée et partagée

©LiliCome

Première partie : Définitions de la fraternité

Idée du 1er § : la fraternité = l'amitié & la solidarité / 2 textes sont rapprochés / 1 citation

La fraternité reste une notion difficile à délimiter. René Char et Bertrand Chambaz la rapprochent de celle d'amitié et de solidarité. Lorsque la foule encercle la troupe de S.S., les empêchant de poursuivre leurs méfaits, R. Char se sent en confiance : pas un ne le trahit. B. Chambaz explique comment le partage des efforts permet de poursuivre la route et de se dépsser : « l'amitié est ce qui nous rend semblables et égaux ».

Idée du 2e § : la fraternité = métaphore de la diversité / 1 texte / champ lexical

La fraternité s'exprime comme un foisonnement de la vie dans les mots de V. Hugo, la nature exaltée, « symbole de la fraternité humaine », s'épanouit permettant le rapprochement de ce qui est sur Terre et de ce qui est au ciel. Le jardin, où Jean Valjean et Cosette ont trouvé refuge devient métaphore de ce symbole : la diversité des plantes, leur croissance permettant à cet espace un renouveau presque mystique que l'on découvre à travers le champ lexical de la religion : « créateur » « saint mystère » « cathédrale ».

Idée du 3e § : la fraternité = la solidarité par l'action et l'entraide / 1 texte / mots clefs

R. Char y voit également une mise en actes. Devant le danger imminent et important, la foule grandit et ose, telle la « marée » faire face. La métaphore des flots dont la puissance déferle sur les occupants s'impose : « jaillissant » « marée » « ruisselant ». La réaction solidaire des « femmes, enfants, vieillards » entraine le sourire d'amitié chez le résistant qui craignait peu de temps avant d'être dénoncé.

©LiliCome

Deuxième partie : La fraternité : une idée universelle vers laquelle on doit tendre

Idée du 1er § : la fraternité s'oppose à l'individualisme / 2 textes sont rapprochés / 2 citations

La fraternité exige le passage d'une posture individuelle à une posture collective. B. Mattéi et A. Bidar parlent de sphère publique qui s'oppose à celle individuelle. L'individu doit dans une dimension collective dépasser son appartenance à une communauté pour « faire exister concrètement, réellement, quotidiennement, la fraternité la plus large » défend A. Bidar. Mattéi renchérit en mettant en garde contre les comportements qui éloignent « la fraternité loin de l'espace public ».

Idée du 2e § : la fraternité comme notion universelle mais avec une reconnaissance individuelle / 2 textes sont rapprochés / 1 citation

La difficulté réside dans cette double appartenance : la nécessité d'une reconnaissance identitaire et celle d'une fraternité universelle, explique A. Bidar, afin de « suivre la marche de l'histoire ». La fraternité ne peut oublier les deux noms qui la précédent dans la devise Républicaine : égalité et liberté. Cette effort nécessaire et défini par A. Bidar s'exprime à travers l'expérience relatée par B. Chambaz : l'effort rassemble, les contraires se conjuguent dans le lien partagé.

Idée du 3e § : la fraternité : un idéal à atteindre / 2 textes se rapprochent / 1 citation

Il s'agit pour les auteurs de tendre vers un idéal à la fois collectif et spirituel, tel l'idéal collectif des cyclistes de B. Chambaz, qui, par la volonté partagée, se dépassent dans l'effort. La pente à gravir devient métaphore de l'ascension pour conquérir cette fraternité. Chez V. Hugo, l'idéal fraternel se rapproche du divin : le jardin s'apparente au paradis, il devient lieu d'amour et de liberté dans lequel, toutefois, reste une part de mystère et d'ombre. Le lyrisme de l'auteur sert la cause de cet idéal : « ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale…sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule. »

©LiliCome

Troisième partie : Une valeur qui doit être enseignée et partagée

Idée du 1e § : la fraternité = le partage et les actes / 2 textes sont rapprochés / 2 citations

Enfin, la fraternité est une valeur indispensable à partager. A. Bidar démontre, dans son plaidoyer écrit au lendemain des attentats de Charlie Hebdo, la nécessité d'éduquer « à se soucier de la liberté et de l'égalité de l'autre ». Il est nécessaire de vivre des expériences dans des contextes où la fraternité se révèle, ce que R. Char exprime dans son témoignage : craignant pour sa vie, il se révèle rempli d'amour pour ces êtres qui se sont unis à lui, dans leurs actes : « j'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là » écrit-il.

Idée du 2e § : une notion qui devrait être remise au cœur de notre République / 2 textes sont rapprochés / aucune citation.

Si cette valeur peut se révéler à travers de tristes contextes, elle s'apprend. A. Bidar et B. Mattéi qui s'interrogent sur la mise en œuvre de la fraternité et posent la question de la législation défendent cette position. Tous deux s'accordent à définir un idéal politique qui tendrait vers plus de démocratie. Si la fraternité a pu être l'objet de réflexion de penseurs des siècles derniers jusqu'à s'inscrire dans la devise républicaine, B. Mattei invite à ne pas l'oublier pour tenter de sauver ce qui fonde les principes républicains.

Conclusion

Idée principale : la fraternité est un partage et une solidarité entre les hommes, et l'école doit enseigner son concept et son importance.

A travers l'ensemble des textes, les auteurs montrent donc que la fraternité, définie entre partage et conscience collective, est un engagement qui passe par une prise de conscience liée aux expériences communes et aux expériences de proximité de chacun. L'école se doit d'amener les élèves à mieux comprendre ce concept, qui désigne autant les liens de solidarité et d'amitié entre deux êtres que l'idéal humaniste porté par la devise républicaine qui a pour fondement le respect de la personne humaine et l'exercice d'obligations morales envers autrui.

©LiliCome

PREMIÈRE PARTIE : Question relative aux textes proposés.

Selon les textes du corpus, qu'est-ce que la fraternité et comment la faire vivre ?

TEXTE 1 : Bruno MATTÉI, *Penser la fraternité*, conférence du 10 novembre 2004 à l'université de Lille.

La fraternité, à tout le moins, dérange et agace. Mais qu'est-ce qui dérange tellement : en premier lieu, le caractère vague, qu'on décèle dans la notion. L'auteur d'un Dictionnaire politique de la fin du 19ème siècle déclare dans l'article fraternité : « Quand on prononce le mot de liberté, on sait ce que cela veut dire, de même quand on parle d'égalité ce mot à une signification claire. Il n'en va pas ainsi lorsqu'il s'agit de fraternité. Ici tout est vague et indéfini ». Et il ajoute : « Comment faire régner la fraternité parmi les hommes ? Comment la traduire en institution et en loi ? On est ici évidemment en face d'un problème d'un ordre tout moral, d'un idéal qui résiste à prendre corps ». Ces phrases sont révélatrices d'un état d'esprit de la pensée républicaine dont nous sommes largement les héritiers, et qui conduira la république à reléguer la fraternité loin de l'espace public pour en faire une affaire privée, une affaire de conscience et donc de morale individuelle. On mesure par là le chemin parcouru, mais en sens inverse, si l'on veut bien se souvenir que la question de la fraternité avait fait l'objet d'un intérêt tout particulier de la part d'un certain nombre de penseurs, et d'hommes politiques, depuis la révolution française jusqu'à la révolution de 1848, où la fraternité était finalement parvenue à s'imposer dans la devise républicaine.

TEXTE 2 : Victor HUGO, *Les Misérables*, 1862, Garnier-Flammarion, tome 2, p. 413.

Le jardin de la rue Plumet

Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moisies, quelques treillages décloués par le temps pourrissant sur le mur ; du reste plus d'allées, ni de gazon ; du chiendent partout. Le jardinage était parti, et la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient ; aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort sacré des choses vers la vie ; la croissance vénérable était là chez elle. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre avait été trouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui traîne dans la mousse ; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, vrilles, sarments, épines s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus ; la végétation, dans un embrassement étroit et profond, avait célébré et accompli là, sous l'œil satisfait du créateur, en cet enclos de trois cents pieds carrés, le saint mystère de sa fraternité, symbole de la fraternité humaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale, c'est-à-dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.

©LiliCome

TEXTE 3 : René CHAR, Fragment 128, *Feuillets d'Hypnos,* 1943-1944, Gallimard, pp. 118, 119.

Dans Feuillets d'Hypnos*, le poète René Char, revient sur quelques épisodes marquants de son expérience de résistant.*

Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve.
Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. J'avais reconnu immédiatement l'inutilité d'essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne. Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n'était présent au village. Cette pensée me rassura. A quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les S.S. avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié :

« Où est-il ? Conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s'empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il parlerait. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les S.S., les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.
J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

©LiliCome

TEXTE 4 : Bernard CHAMBAZ, *Petite philosophie du vélo,* 2014, Champs essais, Flammarion, pp. 108-110.

Depuis la fin de l'été 1992, tous les deux ans, je passe une petite semaine à traverser les Alpes en compagnie d'une dizaine de compères qui sont à la fois des copains de fortune et d'infortune, des camarades puisque nous partageons la même chambre et une espèce de fraternité, des amis si je m'en tiens à la vieille sentence grecque rappelée par Vernant : entre amis tout est commun. L'amitié est aussi ce qui nous rend semblables et égaux, malgré les différences entre nous, plus ou moins grands et petits, gros et maigres, rapides et lents, jeunes et vieux. En fait, nous avons la même route à suivre, les mêmes cols à monter et à descendre, les vivres à partager – et il faudrait ajouter la différence entre le gourmand et le frugal –, nous avons à peu près le même nombre de coups de pédale à donner et les mêmes données climatiques à affronter. Somme toute, le même lot quotidien nous échoit, « et plus que tout, c'est la ressemblance de ceux qui sont semblables en vertu ». C'est le point de vue d'Aristote, et si l'on entend par vertu l'effort que nous faisons pour persévérer dans notre être, c'est bien vu.

L'égalité n'empêche pas une forme de rivalité ou d'émulation qui ne vise ni au mérite ni à la gloire, mais au plaisir et au jeu. Les cyclos savent ce que représente une demi-roue voire un pneu d'avance sur l'ami qui roule à votre côté. Sans vouloir en diminuer le prix, cette amitié est de l'ordre de l'accointance – ou des accointances, dirait Montaigne, au pluriel. Ce qui nous réunit, c'est d'abord le vélo, mais le lien va bien au-delà. Si l'on parle du temps qui passe et du temps qu'il fait, on se comprend plutôt bien sans forcément se parler, et la chose n'est pas sans intérêt quand la pente s'accentue. Notre amitié se renforce d'année en année, en l'occurrence de deux ans en deux. Elle a donc un caractère cyclique. Elle tient à un gros paquetage en commun de souvenirs, d'expériences, et de valeurs dans le sens où ça vaut le coup de se crever la patate.

Ce n'est ni la ressemblance ni la différence qui fonde l'amitié. Ce n'est pas forcément le don, plutôt le partage, autant social que moral, une forme de dialogue qui se noue avec une acuité particulière sur la route. Quant à la fraternité, elle en est la pointe extrême, et elle prend un accent bouleversant dans *La Légende des cycles* de Jean-Noël Blanc.

©LiliCome

TEXTE 5 : Abdennour BIDAR, *Plaidoyer pour la fraternité,* 2015, Albin Michel, pp. 67-69.

Cela vaut aussi bien pour les athées que pour les croyants, aussi bien pour les juifs, les chrétiens, que les musulmans, aussi bien pour les français « de souche » que les immigrés de fraîche ou longue date. Chacun va devoir choisir entre la fraternité universelle ou le repli sur soi, la grande famille humaine ou le repli identitaire. Soit je continue de dire « c'est mon frère », « c'est ma sœur » en parlant exclusivement de ceux qui ont la même origine, la même croyance ou le même compte en banque que moi, et je rate la marche de ce qui est en train de se passer maintenant en France. Soit je suis capable de mettre mes propres pas dans le sens de l'histoire, et je marche alors avec tous ceux qui veulent aujourd'hui s'engager pour faire exister concrètement, réellement, quotidiennement, la fraternité la plus large. Du côté de tous ceux qui ont compris que la fraternité universelle est la valeur qui a le plus de valeur.

La fraternité est restée pendant trop longtemps la grande oubliée de notre devise républicaine. Or, elle en est le cœur secret : sans elle, la liberté et l'égalité sont un idéal vide, parce que si je ne perçois pas l'autre comme mon frère, que m'importe en réalité son droit à la liberté, et en quel sens abstrait serait-il mon égal ?

Des trois sœurs, c'est elle qui a le plus de génie ! Voilà pourquoi il faut renverser l'ordre de notre devise, la faire passer en premier : « Fraternité, liberté, égalité. » Car elle seule peut empêcher efficacement la liberté de basculer dans l'individualisme. Elle seule peut empêcher efficacement l'égalité de basculer dans l'affrontement entre ceux qui estiment avoir les mêmes droits. Si l'on ne veut pas que s'installe la guerre des libertés et le conflit des égaux, il faut nécessairement qu'ils aient appris *d'abord* à se considérer comme frères. Il faut qu'ils aient été éduqués à se soucier de la liberté et de l'égalité de l'autre, et de ce souci pour autrui, seul un frère est pleinement capable. Sans expérience de proximité, sans relation d'estime, sans cette *amitié sociale* dont Aristote déjà faisait la clé de la justice dans la Cité, le maintien de notre liberté et notre égalité ne pourront compter que sur les lois et la police, jamais sur nos cœurs.

©LiliCome